

Hubert CHARUEL, *Petit paysan*

France, Domino Films/ France 2 Cinéma, 2017, 90 mn.

Edouard Lynch



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/13096>

DOI : [10.4000/etudesrurales.13096](https://doi.org/10.4000/etudesrurales.13096)

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2018

Pagination : 240-242

ISBN : 978-2-7132-2748-6

Référence électronique

Edouard Lynch, « Hubert CHARUEL, *Petit paysan* », *Études rurales* [En ligne], 201 | 2018, mis en ligne le 01 juillet 2018, consulté le 07 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/13096> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.13096>

Comptes rendus

Hubert Charuel

Petit paysan,

France, Domino Films/ France 2 Cinéma, 2017, 90 mn.

Même s'ils ne sont pas nécessairement les plus vus et les plus nombreux, les films sur l'agriculture et le monde rural constituent une valeur sûre de la production cinématographique et ce depuis les origines du cinéma, et plus largement parmi les multiples supports de la production d'images animées. La dimension proprement professionnelle reste toutefois assez marginale à l'écran, avant mais surtout après la Seconde Guerre mondiale, conséquence de la spécialisation et de la modernisation très rapide de l'activité agricole, et qui peine à compenser un usage plus consensuel du monde rural et de ses représentations ancrés dans la nature et les vertus agrariennes. La crise du modèle productiviste et la montée en puissance des enjeux environnementaux et écologiques nourrissent la vogue de la thématique du « retour à la terre » et d'une

vision de l'agriculture peu en phase avec la réalité économique et sociale.

Le long-métrage réalisé par Hubert Charuel, *Petit paysan*, constitue, de ce point de vue, un objet cinématographique relativement original, celui du premier film d'un jeune réalisateur, lui-même fils d'un éleveur laitier. Ce film, couronné par trois César en 2018 (meilleure première œuvre, meilleur acteur et meilleure actrice dans un second rôle) interroge de l'intérieur l'une des crises sanitaires majeures de la fin du xx^e siècle et porte un regard incisif sur les transformations de l'agriculture et du métier de paysan.

Petit paysan est un titre qui interpelle doublement. D'abord, il évoque la modestie de Pierre, le personnage principal, un trentenaire reprenant l'exploitation familiale, mais aussi celle de son exploitation – qui compte quelques dizaines de vaches – au

regard des grandes usines à lait qui font l'actualité et qui l'entourent. Paysan et non agriculteur, le terme, tombé en désuétude au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, considéré comme archaïque et incompatible avec l'élan de modernisation des Trente glorieuses, retrouve une nouvelle jeunesse à partir des années 1970, face à la contestation de ce même modèle productiviste, dont Pierre est à la fois partisan et victime.

Bien que portant sur le fonctionnement de l'exploitation, il s'agit, à bien des égards, d'un film intimiste, reflet du drame vécu de l'intérieur par ce jeune tout juste installé et qui voit son destin lui échapper. En refusant l'inacceptable, celui de la destruction de son troupeau, il tente de trouver d'improbables issues, sans pouvoir compter sur un appui ou un soutien extérieur, avec une obsession grandissante, l'entraînant au bord de la folie. Ainsi la scène onirique initiale renvoie-t-elle à un des premiers pamphlets cinématographiques contre le modèle productiviste (*Cochon qui s'en dédit*, de Jean-Louis Le Tacon, 1980). Par ailleurs, l'essentiel de l'action se déroule dans l'étable, au plus près des tâches répétitives et prenantes de la traite et des soins, présentant en définitive une activité relativement coupée de la nature environnante.

Enfin, la dimension intimiste apparaît dans l'interaction croissante entre la maladie des bêtes et celle de l'éleveur, atteint dans son moral mais aussi dans son physique, entre le salon et l'étable, à l'image du petit veau installé sur le canapé et qu'il faudra également sacrifier.

Le « métier » agricole, en l'occurrence celui d'éleveur spécialisé dans la production laitière, est présenté comme recouvrant un aspect traditionnel et attachant, liant l'agriculteur à son troupeau, à ses bêtes qu'il suit de la naissance à la mort mais aussi le rendant dépendant avec les multiples contraintes liées au contrôle du troupeau et des cycles de production.

Loin de l'image d'Épinal du paysan maître de son travail, c'est bien celle d'une subordination étroite, plus subie que voulue, que donne ce film. Le réalisateur fait le choix de mettre l'accent sur la complicité entre l'homme et ses animaux, en filmant au plus près les gestes d'affection et de tendresse, notamment dans la scène de la mise bas. Cet attachement bascule pourtant brusquement dans la violence, lorsqu'il s'agit de faire disparaître, par tous les moyens les animaux contaminés, autant pour abréger leurs souffrances dues à la maladie que pour écarter au plus vite la menace qui pèse sur le troupeau entier.

Bien que très largement focalisé sur l'exploitation et sur son principal protagoniste, dans le contexte éminemment contemporain de l'irruption des crises sanitaires, le film donne enfin à voir une certaine permanence des représentations sur la société paysanne, en dépit de l'ampleur des transformations subies.

On pense, par exemple, à la question de la solitude, de la difficulté à trouver un conjoint, illustré, ici, par la figure maladroitement de la jeune boulangère. Mais c'est aussi l'omniprésence de la cellule familiale, et des

parents, pour qui la transmission de l'exploitation est en définitive impossible, avec la difficulté de trancher des liens, tant affectifs que professionnels. C'est la mère, qui compte presque inconsciemment les bêtes qui rentrent de la pâture, le vieux voisin, toujours là au mauvais moment et se révèle d'aucun soutien, ou la sœur vétérinaire, qui fait de son mieux mais ne peut finalement rien pour arrêter la machine administrative et sanitaire.

Pierre doit faire face au regard pas toujours bienveillant d'autrui. Fier de son métier, animé par l'envie de réussir et de perpétuer l'exploitation, il n'a de cesse de prouver à son entourage comme à ses proches, ses capacités professionnelles. C'est certainement l'un des ressorts essentiels qui le pousse à tout tenter pour sortir du piège qui se referme sur lui. En effet, au-delà de la perte de son troupeau et des difficultés financières, il est saisi par la honte d'être considéré

comme un mauvais paysan, même s'il n'a rien à se reprocher.

Enfin, alors même que la condition paysanne s'est profondément transformée, que la parité économique et culturelle revendiquée par les agriculteurs des années 1960 semble avoir été atteinte, le film témoigne de la permanence du regard déprécié que portent sur eux-mêmes ces jeunes paysans, avec un sentiment mêlé d'extériorité et d'infériorité, un repli sur soi et à l'autodénigrement. Cela renvoie à l'impossible intégration dans la société. Les quelques scènes avec les gendarmes, aussi brèves soient-elles, montrent assez nettement le mépris à l'encontre des paysans qui seraient toujours prêts à contourner les règles à leur profit et qui servent de variables d'ajustement dans un modèle économique qui les broient.

Edouard Lynch
*historien, professeur à l'Université
Lumière Lyon 2, Laboratoire d'études
rurales (EA 3728), Lyon*

